Un refrain en langue d'oc

Autor(en): **Nègre, Ernest**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **55 (1991)**

Heft 219-220

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399885

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UN REFRAIN EN LANGUE D'OC

Au folio 50 v°, 2e colonne, du manuscrit *Regina* 1462 de la Bibliothèque Vaticane, est une aube bilingue: 3 couplets de 3 vers en latin, un refrain de 2 vers en langue d'oc. Cette aube anonyme a été de nombreuses fois publiée, traduite et commentée. En 1984 Paul Zumthor a longuement étudié le refrain et en a mentionné les diverses interprétations et traductions (*Romania,* t. 105, pp. 171-192). En 1990 un auteur qui signe Cantalausa, dans *Aux racines de notre langue* (Culture d'oc, Saint Pierre, 12000 Rodez, pp. 131-143) a reproduit 5 fois tout ou partie de cette aube d'après un microfilm, et a donné une interprétation et une traduction nouvelles.

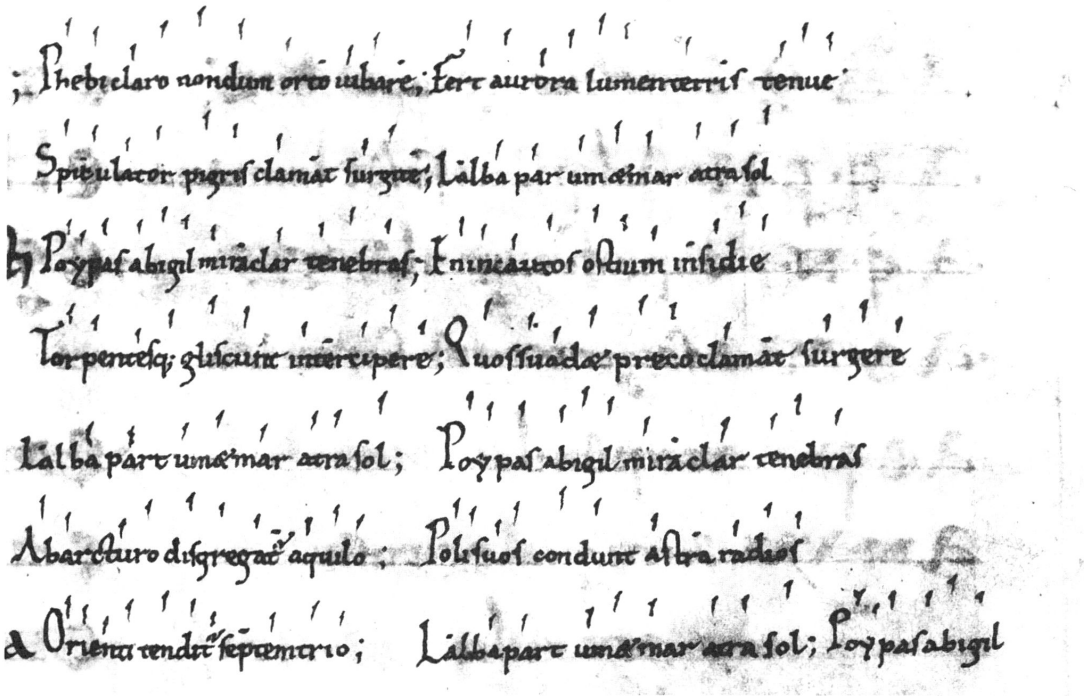
La reproduction du microfilm donnée par Cantalausa, lettres blanches sur fond noir, a été retouchée: on a fait disparaître les fins de ligne de la 1re colonne du f° 50 v° et les lettres et taches provenant du f° 50 r°, qui ont traversé le parchemin. Malheureusement ces retouches ont altéré certaines lettres de l'aube. Ainsi à la 2e ligne *Spiculator* est devenu *Spioulator* ou *Spipulator.* Malgré cela, Cantalausa transcrit *Spiculator*! Ceci nous fait douter non seulement de la qualité de sa reproduction du microfilm, mais aussi de la qualité de sa lecture.

Comme l'interprétation et la traduction faites par Cantalausa ne sont pas meilleures que les précédentes, il est nécessaire, en partant de la photogravure correcte ci-dessous, de reprendre les problèmes de langue de l'aube bilingue et de chercher une solution satisfaisante.

*

D'abord quelle est la date du manuscrit et celle de la composition? Le seul élément de datation est l'écriture. Selon Paul Zumthor, il s'agit «d'une minuscule carolingienne des alentours de l'an mil». L'approximation étant d'un demi-siècle, on peut dire: entre 950 et 1050.

Combien de temps s'est-il écoulé entre la composition et la copie? Nous n'en savons rien: les couplets latins peuvent être l'œuvre d'un bon latiniste entre 950 et 1050, comme remonter à l'antiquité; et le refrain peut être l'œuvre d'un contemporain du copiste entre 950 et 1050, ou



Bibliothèque Vaticane, ms. Reg. lat. 1462 folio 50 V°

bien remonter à un siècle précédent. On ne peut préciser davantage, ni affirmer que ce refrain est le plus ancien texte attesté en langue d'oc.

*

Pour comprendre le refrain, il faut d'abord assurer le sens des trois couplets latins, dont voici la transcription correcte :

Phebi claro nondum orto jubare,
Fert aurora lumen terris tenue.
Spirulator pigris clamat : « Surgite,
. . . . . .
En incautos ostium insidie
Torpentesque gliscunt intercipere ».
Quos suadet preco, clamat surgere.
. . . . . .
Ab Arcturo disgregatur aquilo ;
Poli suos condunt astra radios,
Orienti tenditur septemtrio.

Un seul mot a été lu d'une manière discutable par Paul Zumthor et ses prédécesseurs, c'est au 3e vers *Spirulator.* Le copiste, ou une main postérieure, a transformé en *c* la 4e lettre, qui est un *r* semblable à tous les *r* de ce texte. Ainsi *Spirulator* est devenu *Spiculator*(1).

Le nom commun *spirulator* n'est pas dans les dictionnaires. Probablement l'auteur l'a créé comme un dérivé de *spirarches,* qui est attesté, « chef du manipule, le tiers de la cohorte », c'est-à-dire le chef de la *spira,* grec *speira* « manipule », ou de la *spirula* « fraction du manipule ». L'auteur aura voulu latiniser la finale grecque *-arches, -archos* « celui qui conduit » en latin *actor* « celui qui met en mouvement, qui dirige », confondu avec le suffixe latin *-ator. Spirul(a) - a(c)tor* peut donc être compris « chef de section, gradé subalterne, sergent ». Il est tout naturel qu'un sergent, à l'aube, crie : « Levez-vous ! » à un groupe de soldats, qu'il traite de « paresseux », et qu'il leur répète l'invitation à la vigilance donnée par le général.

Le mot corrigé *spiculator* a un sens peu différent. Le *spiculator* est le soldat qui porte le *spiculum* « dard, javelot ». Dans Suétone, c'est « l'ordonnance attachée à la personne d'un général, un courrier, un garde du corps ». C'est donc un subalterne, qui va porter les ordres du général au héraut, aux soldats.

(1) Il ne faut tenir aucun compte de *spioulator/spipulator,* retouches de Cantalausa.

Voici la traduction, la plus littérale possible, des trois couplets:

Le clair éclat de Phébus n'étant pas encore levé, l'aube apporte au monde sa faible lumière. Le chef de section crie aux paresseux: « Levez-vous!

Voici[2] qu'une manœuvre insidieuse des ennemis est impatiente de prendre à revers ceux qui se gardent mal et sont engourdis». Le héraut les presse, il leur crie: « Levez-vous! »

A commencer par Arcturus[3], les constellations de l'aquilon se désagrègent; les étoiles du nord cachent leurs rayons. Les sept étoiles (de la Petite Ourse) sont orientées[4] vers le soleil levant.

Comme on le voit, le sujet traité aux deux premiers vers est l'aube. Mais aux quatre suivants, il s'agit du réveil des soldats. Enfin au troisième couplet, l'auteur revient à l'aube et fait étalage de ses connaissances astronomiques. Cela ressemble à un exercice d'école, et il n'est pas sûr que les trois couplets soient d'un seul auteur.

Ces neuf vers métriques, qui sont des trimètres trochaïques catalectiques, pourraient être d'un auteur de l'antiquité tardive, par exemple d'un imitateur d'Ausone (IVe siècle), qui traitait des sujets semblables, dans un mètre différent. Dans ce cas, l'auteur du X-XIe siècle aurait découpé un poème antique en couplets de trois vers, et aurait ajouté un refrain en langue d'oc.

Mais il est tout aussi vraisemblable que l'auteur de ces vers métriques appartienne à cette renaissance néo-classique qui a fleuri dès le XIe siècle dans les écoles épiscopales, et même monacales, de la région d'Angers, Poitiers, Limoges. Chailley (pp. 39, 262-5, 293-5, 307) signale des tropes et des versus en vers latins métriques à Limoges après 1028. Il signale même des échos mythologiques dans des proses paraliturgiques, comme *Phebus nunc pollens* (Chailley, p. 306).

*

Les deux vers en langue d'oc du refrain sont répétés identiques après chacun des trois couplets; sauf que la troisième fois le copiste, faute de place, n'a écrit que la première partie du dernier vers.

---

(2) C'est le discours du *spirulator* qui continue.

(3) Arcturus, qui à l'aube est à l'est de l'Étoile polaire, disparaît avant les constellations du nord (Petite et Grande Ourse).

(4) La Petite Ourse est à l'est de l'Étoile polaire au moment où elle disparaît, à l'aube.

L'alba par um... et mar atra sol,
Poy pas' a bigil miraclar tenebras.

Le sens du début et de la fin du premier vers est sûr: «L'aube paraît... le soleil est proche». Ce *par* est l'indicatif présent, 3e personne du singulier, de *parer* «paraître». C'est ainsi qu'ont compris tous les commentateurs, sauf Cantalausa: il préfère lire *part,* comme a écrit, à tort, le copiste la deuxième et la troisième fois, et traduire: «l'aube partage». Il s'est donné beaucoup de peine pour imaginer ce que pouvait «partager» l'aube; il écrit: «sépare terre et mer delà soleil». Malgré un dessin, nous ne voyons pas ce que cela pourrait signifier.

Le mot *atra* est l'indicatif présent, 3e personne du singulier, de *atraire* «attirer, être proche, s'approcher» (PDPF, PSW). Le sujet est *sol* «le soleil», qui n'a pas de *-s* au cas sujet, car le nominatif latin *sol* n'a pas de *-s*; dans le cas sujet *sols,* attesté ailleurs, *-s* est analogique. L'article manque avant *sol,* comme il manque aussi avant *poy* et *tenebras.* Cette absence d'article est rare dans les anciennes chartes en langue d'oc, mais assez fréquente dans les poésies les plus anciennes. Ainsi nous lisons dans *Boèce*: *cel a polsat* (XXIIIbis) «elle a heurté le ciel»; *claus de paradis* «les clés du paradis» (XXV, 9); *de cel la fes* «du ciel la foi» (XXIX, 5). L'article était donc d'un usage courant dans la langue d'oc des Xe et XIe siècles, mais les doctes, qui voulaient écrire une langue noble, continuaient un peu les habitudes du latin en supprimant parfois l'article défini.

Cantalausa ajoute un *-s* à *atra*; il donne à **atras,* non attesté, le sens de *detràs* «derrière». Il traduit: «l'aube... derrière le soleil, delà soleil», traduction contraire à la réalité: nous voyons l'aube *avant* le soleil, *en avant du* soleil, et non *après, derrière* le soleil.

Le deuxième vers du refrain a un sens aussi limpide: «Il (le soleil) franchit la colline, pour, lui l'éveilleur, opérer des miracles sur les ténèbres».

Poy est une variante de occ. *pòg, puèch, pyòch* «puy, colline». Cette finale *-oy, -oi* suggère que l'auteur du refrain n'était pas originaire d'un pays où l'on dit aujourd'hui *puètch, puèts, pyòts* «puy», mais de la vaste région en forme d'arceau (Gascogne, Limousin, Auvergne, Dauphiné, Provence), où l'on dit: *pouy, pèi, puèi, pœi* (RIO, 1972, 286). Cantalausa croit que ce *poy* est pour *pois, puèis* «puis, ensuite». Paul Zumthor, constatant que *poy* porte, les 3 fois, deux *virgas* dans le manuscrit, pense que *po-y* a deux syllabes. Cette objection n'est pas valable, car l'auteur

des neumes, probablement distinct de l'auteur des vers latins, a commis bien d'autres fautes de notation: *nondum* n'a qu'une *virga*; le 2e *miraclar* n'en a que deux. Cet auteur était probablement d'un pays d'oïl et ne comprenait pas la diphtongue occitane *oi.*

Le manuscrit porte *pas,* mais il faut comprendre *passa,* dont *a* final est élidé devant *a*: «(le soleil) passe, surpasse, franchit la colline».

La tournure *a* (*miraclar*) est une proposition finale à l'infinitif: «afin de..., pour...»; *bigil* est un adjectif épithète du sujet *sol* «le soleil». Ce *b* pour *v,* si ce n'est pas une simple faute du copiste, pourrait indiquer que l'auteur du refrain n'était pas d'un pays nord-occitan, comme le Limousin et l'Auvergne, où *v* latin reste *v,* mais d'un pays plus au sud, comme la Gascogne ou le Languedoc, où *v* devient *b*; et ce serait une des plus anciennes attestations du passage de *v* à *b.*

Le nom *vigil* a dû exister en langue d'oc, comme il a existé en langue d'oïl: Du Cange note *vigil, vigiles* à Bourges et à Paris avec le sens «gardien, gardiens». Mais il est probable que l'auteur du refrain a emprunté au latin l'adjectif *vigil,* avec le sens «éveillé, vigilant, qui réveille», perceptible dans *vigil ales* «le coq, l'oiseau qui réveille», et *vigil aurora* «l'aube qui réveille». Le soleil est donc qualifié d'«éveilleur».

Le verbe *miracla(r)* est attesté dans TDF avec le sens «opérer des miracles». Aujourd'hui on dit en Albigeois *miraclat* «guéri par miracle», ce qui atteste l'emploi de *miraclar* comme transitif direct: «guérir (quelqu'un) miraculeusement». Notre refrain atteste, au plus tard entre 950 et 1050, ce *miraclar* transitif direct: ce sont les *tenebras* qui sont miraculées, c'est-à-dire réveillées, ressuscitées. On peut traduire: «pour réveiller miraculeusement, ressusciter les ténèbres, les ombres de la nuit».

Restent à expliquer les mots omis ci-dessus: *um et mar.* Aucun des nombreux essais d'explication précédents n'est satisfaisant. Celui de Cantalausa n'est pas meilleur: il invente un nom occitan **um* «terre», qui viendrait du latin *humus* «terre arable». Ignorerait-il que *humus* a un *u* bref, qui devient *o* en latin vulgaire? Comme *ulmus* devient *olm* «orme», *humus* deviendrait **om, *oum.*

Voici quelques éléments de solution de ce problème. L'auteur du refrain en langue d'oc a composé comme 2e vers un décasyllabe avec une 11e syllabe inaccentuée: ...*tenebras.* Il est probable qu'il a voulu aussi composer comme 1er vers du refrain un décasyllabe, cette fois avec une 10e syllabe accentuée: ...*sol.* Il manquerait donc au premier vers du

refrain une syllabe, que le copiste aurait omise. Où restituer cette syllabe? Comme le 2e vers est composé de deux hémistiches égaux de 5 syllabes:

Poy pass' a bigil / miraclar tenebras,

il faut supposer aussi au 1er vers deux hémistiches égaux, dont le second commencerait à *et*... L'hémistiche boiteux serait le premier. Il faudrait donc restituer une syllabe accentuée après *um*... Or dans les lexiques de la langue des troubadours nous trouvons l'adjectif usuel *umil* «humble, doux, faible» (PDPF, PSW), qui traduit exactement *tenue* du 2e vers latin. Il est donc possible de restituer ainsi le premier hémistiche du refrain: *L'alba par um(ils)* «L'aube paraît, faible, d'une lumière faible».

A *lumen tenue* «lumière faible» de l'aube, l'auteur latin oppose *claro jubare* «le clair éclat» du soleil. De même l'auteur du refrain oppose à *alba umils* «l'aube à faible lumière» *mar* ... *sol* «le soleil fort, puissant». Ce *mar* est pour *marre,* dont *-e* s'élide devant *atra,* un nom qui, en plus de «bélier», signifie «homme fort et vigoureux» (DOF), et qui est courant en Albigeois comme nom commun et comme surnom. TDF et FEW connaissent *marre* avec le sens «têtu, lourdaud, homme borné». Il est probable que dans l'ancienne langue d'oc le nom *marre* a signifié «mâle» et l'adjectif *marre* «viril, fort, puissant».

On peut donc restituer:

L'alba par um(ils) e mar(r)' atra sol

«L'aube paraît, faible; mais, puissant, le soleil est proche».

Les précédents commentateurs ont hésité à reconnaître dans ce refrain la langue d'oc. Paul Zumthor dit seulement que cette langue du refrain «semble impliquer une ambiance idiomatique occitane». Ce n'est pas assez dire: la langue du refrain est sans aucun doute la langue d'oc, celle des troubadours, pas plus archaïque, pas plus dépendante du latin que la langue de *Boèce,* ou celle des plus anciennes chartes originales du XIe siècle (ACLP, p. 1 et suivantes).

La langue d'oc de notre refrain ressemble à celle des couplets pairs et des couplets 17, 18, 19 de la prose bilingue *In hoc anni circulo,* adressé à la Vierge Marie (Thomas, pp. 196-8). C'est du nord-occitan du Limousin. Voici le couplet 14:

Cum la reina l'auvit,
Si l'amet e si u jauvit:
«Aco sia au so chausit».

« Lorsque la reine (la Vierge Marie) l'entendit, elle l'aima (le message) ainsi, et elle l'accueillit avec joie : que cela soit selon son choix ».

Cantalausa dit excellemment que le refrain est en occitan, mais il ajoute : « Il fut copié... à une époque où la langue vulgaire des Gaules était sensiblement la même au nord et au sud de la Loire » (p. 132) ; et il croit que cette époque est postérieure à la date de la composition du refrain, qu'il place « vers 880 ? ». Cette déclaration est répétée à satiété dans le livre de Cantalausa : la langue gallo-romane du nord de la Gaule était *la même,* « avec quelques variantes secondaires » (p. 55), que celle du sud jusque vers le Xe siècle. Cela est appuyé sur des références à Raynouard et à l'abbé Lebeuf, édités ou réédités en 1838, tandis que sont ignorés tous les traités modernes de phonétique historique, et encore le PSW d'Emil Levy, le FEW et Ronjat !

En réalité la séparation entre langue du nord et langue du sud, au niveau des voyelles accentuées libres (ou en syllabe ouverte) était réalisée dès le VIIe siècle. Tous les manuels modernes de phonétique historique sont d'accord : au plus tard au VIIe siècle, tandis que les voyelles toniques du latin se conservent dans occ. *prat, cantar, me, tela, flor, sol, mèl, pè, còr, mòla,* elles se sont diphtonguées ou altérées dans oïl *pré, chanter, mei/moi, teile/toile, flòur/fleur, sòul/seul, miel, pié(d), cuer/cœur, muele/meule* (Bourciez, §§ 35, 54, 72, 46, 66). Il ne s'agit pas de « variantes secondaires », mais de l'essentiel de la diversification entre gallo-roman du nord et celui du midi. Si les diphtongaisons n'apparaissent pas dans les *Serments de Strasbourg* de 842, c'est que le notaire qui a écrit les serments latinisait : on disait déjà *pwoblo, salver,* mais lui écrivait *poblo, salvar,* en pensant à latin *pop(u)lum, salvare.*

*

Quel est le genre littéraire de la poésie bilingue *Phebi claro*?

C'est une *aube,* un genre littéraire pratiqué par les troubadours. L'aube est constituée de couplets chantés et d'un refrain. L'introduction et le refrain chantent l'aube, d'où son nom.

L'aube est issue du *trope* paraliturgique, et particulièrement du trope appelé *versus.* L'évolution du *versus* vers l'aube s'est faite par une série d'innovations successives ou concomitantes.

La première innovation, dès l'époque carolingienne, est l'adjonction d'un refrain. Chailley mentionne le double refrain latin ajouté au *Pange lingua... certaminis* de Prudence (p. 262), celui du versus *Beata tu, Virgo*

Maria (313); et des refrains simples d'autres versus (124, 143, 276-7). Le couplet était chanté par un soliste, les assistants chantaient à l'unisson le refrain.

La deuxième innovation est l'entrée de la langue vulgaire dans les textes paraliturgiques, soit en alternance avec le latin, soit comme refrain (Chailley, pp. 245, 278). Dans la prose *In hoc anni circulo* (Thomas, pp. 196-8) les couplets pairs sont en langue d'oc, tandis que les couplets impairs et le refrain sont en latin.

La troisième innovation est l'intrusion profane dans les tropes et les versus, qui ont cessé d'être paraliturgiques et accueillent des sujets d'actualité (Chailley, pp. 335-9). Libérés de tout usage liturgique, le trope et le versus deviennent le *vers,* la *canson,* l'*aube* des troubadours; le sujet traité est encore parfois religieux, plus souvent l'auteur chante l'amour, la guerre, la croisade, le deuil d'un prince. L'auteur du trope (ou vers) profane continue d'être appelé *tropator* «auteur de tropes», mot qui devient occ. *trobaire/trobador* et oïl *trouvère/trouveur.*

Le poème *Phebi claro* est une aube archaïque, qui a encore ses couplets en latin. C'est peut-être l'aube la plus ancienne, une trouvaille d'un troubadour inconnu, qui a créé le genre appelé *aube,* imité par une lignée de troubadours.

Certains troubadours ont conservé à l'aube son inspiration religieuse: l'aurore n'est qu'un prétexte dans l'introduction et le refrain, les couplets sont une prière à Dieu, à la Vierge, aux saints. Cinq de ces aubes religieuses nous sont conservées (Jeanroy, II, 339). Les 11 autres aubes conservées sont un chant d'amour adressé, à l'approche de l'aurore, par l'aimée à l'aimé.

L'aube bilingue *Phebi claro* n'est ni une prière, ni un chant d'amour. Après l'introduction qui chante l'aurore, il s'agit du réveil d'une troupe de soldats en campagne; le refrain chante uniquement l'aurore et le soleil; enfin le dernier couplet est une nouvelle introduction sur l'aurore, comme si un second poème allait suivre.

Cantalausa soutient que l'aube *Phebi claro* est «christique». «Le poète, en termes allégoriques, fait l'éloge du Christ, Soleil levant qui vient dissiper les ténèbres de la vie spirituelle des hommes» (p. 137). Cette thèse est bien difficile à soutenir, car il manque dans ce poème une clé, une expression explicative, qui nous certifierait que le soleil est bien le Christ; les manœuvres insidieuses de l'ennemi, des pièges du démon; les ténèbres, la mort, le péché. Au 3e couplet au lieu de cet éclairage reli-

gieux attendu, l'auteur se complaît en des considérations astronomiques! S'il avait l'intention de christianiser l'aurore et les cris d'un gradé subalterne, il a trop bien caché son jeu: nous n'y reconnaissons ni un sermon, ni une prière.

Toulouse. Ernest NÈGRE

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ACLP = Clovis Brunel, *Les plus anciennes chartes en langue provençale,* Paris, 1926, 1952.

Bourciez = E. et J. Bourciez, *Phonétique française, étude historique,* Paris, 1967.

Chailley = Jacques Chailley, *L'école musicale de Saint Martial de Limoges,* Paris, 1960.

DC = Du Cange.

DOC = Louis Alibert, *Dictionnaire occitan-français,* Toulouse, 1965.

FEW = Walther von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch.*

Jeanroy = A. Jeanroy, *La poésie lyrique des troubadours,* Toulouse-Paris, 1934.

oïl = langue d'oïl.

occ. = langue d'oc, occitan.

PDPF = Emil Levy, *Petit dictionnaire provençal-français.*

PSW = Emil Levy, *Provenzalisches Supplement Wörterbuch.*

RIO = *Revue internationale d'onomastique.*

Ronjat = *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes,* Montpellier, 1930, 1941.

TDF = Frédéric Mistral, *Trésor du félibrige.*

Thomas = Lucien-Paul Thomas, *Le sponsus,* Paris, 1951.